



Portrait d' Aseola par George Catlin (Collection Serge Noirsain)

ASEOLA.
A SEMINOLE LEADER.

LES GUERRES SEMINOLES

1816 - 1858

Par Serge Noirsain

INTRODUCTION

Il n'est pas possible d'aborder les conflits séminoles sans expliquer, au préalable, les fondements de la haine que cette nation voua aux Américains. Or, presque toutes ses grandes figures étaient issues de la Confédération creek.

Les Creeks ne formaient pas une nation homogène mais une confédération de tribus. Celles-ci consistaient en un nombre variable de communautés structurées qui vivaient dans des villages fortifiés. Toutes appartenaient au groupe linguistique des Muskogees, mais certaines d'entre elles usaient de langues

vernaculaires qui, parfois, s'en éloignaient considérablement.¹ Les dissensions internes dont souffrit la confédération creek l'égarèrent sur des voies contradictoires et même antagonistes. Leur histoire est celle des deux peuples ennemis qui auraient pu n'en faire qu'un.

Comme les Gaulois, ils furent bien plus victimes de leur schisme que de la pression occidentale. Cette confédération opposait deux factions : les *Upper Creeks* de l'Alabama et les *Lower Creeks* de Géorgie. Leurs différends dataient de bien avant l'arrivée des Blancs, mais ceux-ci les aggravèrent définitivement. Progressistes, les *Lower Creeks* de Géorgie s'ouvrirent peu à peu à ce qui leur convenait dans la culture anglo-saxonne. Par contre, les "Ayatollahs" des *Upper Creeks* maintenaient leurs gens dans un hermétisme résolument agressif. Ils avaient compris qu'en les enfermant dans l'obscurantisme, ils les maintenaient plus sûrement en sujétion. Si l'Iran et les moudjahidin afghans et algériens s'y emploient encore, n'oublions pas que les Eglises chrétiennes et les chefs de bandes dont est issue l'aristocratie européenne en abusèrent tout autant jusqu'au début du XX^e siècle.

Ce fonctionnement à deux vitesses de la confédération creek induisit ses composantes à traiter différemment et séparément avec leurs interlocuteurs occidentaux. Lorsqu'en 1812, débute la guerre entre les Etats-Unis et le Royaume-Uni, le chef shawnee Tecumseh use de son aura auprès des conservateurs creeks pour les rallier aux Britanniques. Sa stratégie visait évidemment à éloigner des siens, l'influence qu'il jugeait pernicieuse des agents et missionnaires américains. En réaction, l'autre faction entra dans le conflit aux côtés des Américains.

¹ Indiens d'Amérique du Nord, Taylor & Sturdivant, p. 25.

Dès lors, les Creeks deviennent les pires ennemis d'eux-mêmes. La guerre anglo-américaine en engendre une autre, probablement plus coûteuse en vies humaines : celle des *Red Sticks*². En août 1814, le général et futur président des Etats-Unis, Andrew Jackson, règle définitivement le problème en fauchant plus de mille rebelles creeks sur le champ de bataille de Horseshoe Bend. Jackson détestait les Indiens, qu'ils fussent progressistes ou non. Fort du pouvoir que lui conférait son succès militaire, il impose le Traité de Fort Jackson à ses alliés creeks et à ceux qu'il venait de vaincre. Celui-ci les contraint à céder la majeure partie de leurs terres en Alabama et une parcelle de celles qui jouxtaient la Floride espagnole. De 25.000 à 30.000 Creeks résidaient en Géorgie à cette époque. La défaite des *Upper Creeks* en 1814 avait exacerbé la haine entre les deux factions malgré le calme apparent qui régna jusqu'en 1825.³

En mars de cette année, le chef des *Lower Creeks* signait le Traité d'Indian Springs par lequel sa nation céda ses dernières terres en Géorgie et en Alabama en échange de nouvelles, à l'ouest du Mississippi, et d'une indemnité de 25.000 dollars. Deux mois plus tard, un commando d'intégristes creeks l'assassinaient pour cette trahison. Suivit alors une longue période de représailles entre les deux blocs creeks. Craignant qu'elles ne retardent ou qu'elles aient des retombées sur la colonisation de leurs terres, le gouvernement américain accepta de renégocier le Traité d'Indian Springs. Durant les trois années qui suivent, les Creeks se révèlent incapables de formuler des options communes. Des heurts surgissent inévitablement entre eux et des colons américains. Le Congrès intime alors au général Winfield Scott l'ordre d'expédier ces Indiens dans l'Ouest, de gré ou de force. L'armée américaine en convoya de 15.000 à 22.000 dans ce qui deviendrait l'*Indian Territory*. Leur périple ne prit fin qu'en 1837.⁴

LES SEMINOLES

Cette nation indienne ne doit son existence qu'à des caprices de l'histoire. Comme aucune barrière naturelle ne sépare leur territoire de la Floride, des bandes de Creeks passent inconsciemment dans cet Etat au cours du XVII^e siècle. Leurs mœurs belliqueuses les imposent sans difficulté aux tribus éparses qui peuplent alors la Floride. La plupart de celles-ci s'exprimaient dans différents idiomes creeks dont les racines étaient le plus souvent muskogéennes (Hitchitis, Mikosukis, Yuchis). En 1763, la cession de la Floride à la Grande-Bretagne, par l'Espagne, entraîne un accroissement de la colonisation blanche dans cet Etat et multiplie les relations entre Indiens et Occidentaux. De 1763 à 1783, les autochtones et allochtones indiens de Floride se fondent complètement les uns avec les autres et se forment une nouvelle identité malgré ses composantes hétérogènes. Les Séminoles sont nés. Le terme sous lequel ils se désignent, *seminoli*, signifie "dissidents" ou "séparatistes". Il souligne donc leur définitive scission avec la confédération creek. Le fonctionnement tribal et les croyances religieuses des Séminoles diffèrent peu de celles des Creeks puisque la majorité d'entre eux en sont issus.

L'environnement politique des Séminoles commence à se détériorer en 1783 lorsque le Traité de Paris rétrocède la Floride à l'Espagne. Le laxisme ou le manque de moyens des autorités espagnoles permet à beaucoup de pionniers américains d'y exploiter de

² Surnom que les Américains donnèrent aux Upper Creeks parce qu'ils manifestaient leur état de guerre en plantant une haute perche peinte en rouge (red stick) au centre de leurs villages. Seminole, Garbarino, p. 49.

³ Creek Nation on the Eve of the Civil War, DuChateau, pp. 290-91 ; Creek Colonization in Oklahoma, Savage, pp. 34-39 ; Guide to the Indian Tribes of Oklahoma, Wright, pp. 129-135 ; Five Civilized Tribes, Foreman, pp. 211-16.

⁴ Creek Colonization, Savage, pp. 39-41 ; Population in Indian Territory, Doran, pp. 495-98. Pour plus de détails, voir " Indian Removal, the Emigration of the Five Civilized Tribes " de G. Foreman.

vastes terres en friche. Pour ce faire, ils y emmènent leurs esclaves noirs. L'augmentation de la population américaine et le refuge que ses Noirs en fuite trouvent chez les Séminoles provoquent de plus en plus de frictions entre les deux communautés. L'afflux d'une nouvelle vague de réfugiés *Upper Creeks* transforme progressivement cette tension en une situation explosive. Nous avons vu que le Traité de Fort Jackson scellait le conflit qui avait opposé les *Upper Creeks* aux Américains et à leurs alliés *Lower Creeks*. Comme ce traité les dépossédait des deux tiers de leurs terres, des milliers de *Upper Creeks* aigris passèrent en Floride pour échapper à la tutelle américaine. Ces réfugiés sont si nombreux qu'en très peu de temps ils triplent le nombre de la population séminole. La haine que leur inspirent les institutions occidentales se communique aisément aux autres Séminoles et durcit encore davantage leurs relations avec les Blancs.

En se mêlant à leurs "cousins" de Floride, les fuyards creeks se trouvent dans l'obligation de renoncer à l'esclavage des Noirs. Les Séminoles avaient évolué différemment. Les Nègres marrons qu'ils recueillent deviennent parties intégrantes de leurs tribus. Même s'ils vivent séparément les mariages mixtes se multiplient. Ce métissage négro-indien se teintait également d'une pincée de sang espagnol qui, lui-même, contenait parfois des racines arabes. Ce brassage de races ne concerne cependant qu'une minorité des Séminoles. Toutefois, la surimpression de l'expansionnisme des *Upper Creeks* sur ces combinaisons raciales génère un peuple particulièrement explosif. La nation séminole naquit de la guerre et celle-ci domina son histoire.

En raison même de ce qui motivait leur présence dans les communautés séminoles, les Noirs et les sang-mêlé jouèrent peut-être un rôle déterminant dans la résistance de leur nation à la poussée occidentale. Celle-ci menaçait davantage leur intégrité physique que leurs frères indiens. Sans pour autant les identifier à leur race, les Séminoles ouvrent volontiers leurs villages aux esclaves en fuite car ils leur apportent une meilleure connaissance de la mentalité et de la puissance économique de leurs adversaires.

Par exemple, les Noirs leur enseignent des méthodes agricoles qui surpassent les habitudes ancestrales des Indiens. Leurs récoltes de maïs, de patates douces, de légumes et de coton assurent désormais à leurs hôtes indiens des ressources plus diversifiées et plus importantes que dans le passé. Par opposition aux "chasseurs-cueilleurs" que sont leurs nouveaux partenaires, les Nègres marrons intensifient également l'élevage des bêtes à cornes. Au fil du temps, ces mutations progressives dans la vie des Séminoles entraînent une interdépendance entre leurs deux groupes ethniques sans vraiment les amalgamer. Les Noirs et les métis reconnaissent volontiers leur allégeance aux Muskogees en consentant à les nourrir tandis que les seconds s'engagent à les protéger en toute circonstance.

L'étroite coexistence des Noirs et des purs Muskogees débouche sur un autre phénomène. Comme les premiers parlent couramment anglais ou espagnol, ils servent naturellement d'interprètes entre les chefs indiens et les Occidentaux. Maîtres d'une langue qu'ils sont seuls à pratiquer, tout au moins dans un premier temps, ces interprètes se muent rapidement en conseillers. Nous savons tous que la puissance relève de la connaissance d'une matière que les autres ignorent. Des conseillers noirs ou métissés d'Indien incitèrent donc certainement les autres Séminoles à résister à une institution qui ne les concernait pas au premier chef : l'esclavage.⁵

⁵ Seminole Colonization in Oklahoma, Welsh, pp. 77-82 ; Seminole, Garbarino, pp. 36, 38-40 ; Population in Indian Territory, Doran, pp. 492-507. Black Indians, Katz, pp. 49-52. Pour plus de détails sur la formation de la nation séminole, consulter "The Seminoles" de E.C. Mc Reynolds.

LA PREMIERE GUERRE SEMINOLE⁶ 1816 - 1823

Ce premier conflit entre Séminoles et Américains ne couvre en réalité qu'une série d'actions isolées dans l'espace et le temps, qui ne furent que les prémices de la "grande guerre séminole", la seconde.

Jusqu'alors, peu d'esclaves africains cherchaient à s'enfuir car les barreaux virtuels de leur prison ne se limitaient pas au domaine de celui qui les contraignait à la servitude. Leur prison était ce continent de Blancs où un sort identique les attendait partout. Les planteurs géorgiens comprirent donc très vite que l'impunité dont profitaient leurs esclaves en fuite auprès des Séminoles leur ouvrait désormais un havre de liberté proche et accessible. Puisque le gouvernement des Etats-Unis ne pouvait pas agir sur un sol étranger, les planteurs en question résolurent de régler le problème eux-mêmes. Ils formèrent une milice qu'ils intitulèrent glorieusement les "Patriotes" et avec laquelle ils comptaient bien annexer les territoires séminoles que les autorités espagnoles géraient avec un laxisme flagrant.

Vraisemblablement colporté par des esclaves en fuite, le plan géorgien attise la colère des villages frontaliers séminoles. Mieux préparés à l'action directe que leurs antagonistes, des bandes de guerriers attaquent les plantations les plus proches et grossissent leurs rangs avec les esclaves qu'ils libèrent. Faisant preuve d'une mobilité déconcertante, des partis de Séminoles détruisent un convoi de l'armée américaine, refoulent la milice des "Patriotes" et tuent son chef. Les Etats-Unis se devaient de réagir énergiquement et ils en confiaient la tâche à leur meilleur officier, le général Andrew Jackson qui s'était illustré contre les Britanniques durant la seconde guerre d'Indépendance.

A la fin de ce conflit, un officier anglais fit ériger un fort à 22 kilomètres en amont de l'embouchure de l'Apalachicola River. Après le retrait des troupes britanniques, une bande composée de Nègres marrons et de sang-mêlé indiens s'installa dans la place qui prit le nom de Fort Negro. Garcia, vraisemblablement un métis afro-ibéro-séminole, le commandait à la tête de 300 hommes d'origines diverses. Ils pensaient que leur position était assez forte pour razzier impunément les plantations de la région tout en défendant, sur plus de 75 kilomètres, les champs séminoles qui longeaient l'Apalachicola River.

Pour contrecarrer leurs visées, les Américains bâtirent Fort Scott, à quelques kilomètres de la frontière espagnole, sur la rive occidentale de la Flint River. Déloger les Séminoles noirs de Fort Negro ressortissait a priori au miracle. Non seulement sa triple enceinte en pierres résisterait aux impacts de l'artillerie de campagne, mais les dangereux marécages qui entouraient cette place forte la protégeaient d'une attaque massive de l'infanterie ennemie.

Sans déclaration de guerre ni de démarche politique, même la plus sommaire, auprès du gouverneur espagnol, le général Jackson ordonna au brigadier général Gaines de rayer Fort Negro de la carte avec tous ses occupants. Un puissant contingent de réguliers américains auquel se joignirent 500 mercenaires *Lower Creeks* convergea vers ce point crucial avec le support de quelques canonnières de l'U.S. Navy. Fin juillet 1816, les coalisés se déploient devant le fort et en exigent la reddition. Défiant ses adversaires, le "commandant" Garcia fait hisser les couleurs britanniques et ensuite un drapeau rouge qui annonçait que le combat serait sans merci. Il insulte la délégation creek et américaine qui lui propose une entrevue puis fait tirer l'un des quatre canons

⁶ Sauf référence spécifique, ce chapitre résulte de la compilation des ouvrages suivants : *Black Indians*, Katz, pp. 53-59 ; *Seminole Colonization in Oklahoma*, Welsh, pp. 82-84 ; *American Indian Treaties*, Prucha, pp. 175-76.

qui garnissent ses défenses. Les mulâtres qui les servent en avaient appris les rudiments dans la milice espagnole.

Les artilleries respectives entament alors un dialogue qui, de prime abord, se révèle plus bruyant que meurtrier. Cependant, à la neuvième salve des Américains, un boulet chauffé au rouge percute miraculeusement la réserve de munitions du fort. Il explose aussitôt. Quand les flammes eurent fini de lécher ce qui était encore combustible et que le vent eut dissipé les volutes de fumée noire, les soldats yankees découvrirent 270 morts, 64 blessés et trois rescapés complètement hébétés. Parmi eux figurait le “commandant” Garcia qu’ils exécutèrent le lendemain. Les forces américaines ramenèrent les survivants noirs en Géorgie pour les y revendre comme esclaves. Cette brève campagne sur le sol espagnol, le public américain l’ignore jusqu’en 1837, lorsqu’un certain juge William Gay en révéla les péripéties.

Le succès américain à Fort Negro prouva au moins aux Séminoles que toute résistance, dans le *panhandle* floridien devenait impossible. Les clans implantés dans le nord-ouest de la Floride filèrent alors vers l’est pour se placer sous la protection du chef Billy Bowlegs, près de la Suwannee River. S’érigent alors de nouveaux villages qui s’échelonnent jusqu’à Tampa Bay. Au début 1817, des observateurs américains signalent que 500 guerriers “rouges et noirs” s’agitent au son des tambours et se préparent à un nouveau conflit.

Lorsque, dans le courant de cette même année, James Monroe accède à la présidence des Etats-Unis, le général Andrew Jackson lui propose d’annexer la Floride en soixante jours. Sur ces entrefaites, un détachement de soldats américains “nettoie” un village séminole à Fowlton, dans le sud de la Géorgie. Comme les représailles indiennes ne font aucun doute, Jackson décide de prendre les devants en réduisant tous les villages séminoles qui se trouvent ou non sur le sol des Etats-Unis. En janvier 1818, Jackson et deux régiments de dragons, qu’épaula une petite flottille, marchent sur les villages de Billy Bowlegs ; l’objectif est de “les trouver et les détruire”. Le 24 mai suivant, la colonne américaine entre dans Pensacola (Floride). Sa promenade militaire n’a rencontré quasiment aucune résistance, surtout pas de la part des Espagnols dont le gouverneur s’est réfugié à Cuba.

L’impétuosité de Jackson surprend tout de même les politiques de Washington, qui songeaient à une solution plus diplomatique. Leur moment de gêne passe sans doute très vite car l’Espagne n’est plus qu’un géant moribond dont toutes les colonies querellent son autorité. La brutale annexion de la Floride ne dépasse donc pas le stade du simple incident qui se règle très vite. En 1819, le Traité Adams-Onis scelle le transfert de la Floride aux Etats-Unis pour cinq millions de dollars.

Les Indiens floridiens ne réalisent pas immédiatement qu’en changeant de maîtres, ils perdaient les meilleurs.

INTERLUDE⁷

Dès que les Etats-Unis eurent acquis la Floride, le groupe de pression des planteurs géorgiens remonta aux créneaux en réclamant la restitution de leurs esclaves passés chez les Séminoles ou une compensation financière pour cette perte. Leurs exigences retentissaient d’autant plus fort que les Nègres marrons continuaient de leur filer entre les doigts et qu’ils disparaissaient à l’intérieur de la Floride dès que leurs anciens propriétaires faisaient mine de vouloir les récupérer.

⁷ Sauf référence spécifique, ce chapitre résulte de la compilation des ouvrages suivants : Black Indians, Katz, pp. 59-60 ; Seminole Colonization in Oklahoma, Welsh, pp. 87-88.

La situation s'avérait complexe parce que Jackson avait conquis la Floride sans avoir vraiment maîtrisé ses autochtones indiens. Dans un premier temps, les autorités civiles américaines tentent de promouvoir l'esclavage des Noirs au sein des clans de pure race muskogee. Elles incitent même les riches planteurs *Lower Creeks* à razzier des villages séminoles pour les vider de leurs Noirs et de leurs métis. Sans parvenir à créer un véritable fossé entre Séminoles noirs et Séminoles muskogeés, les agents fédéraux réussissent tout de même à interpeller les seconds sur la notion de propriété qu'ils pourraient exercer sur ceux qui avaient une ascendance noire. Tourmentés par ces failles qui semblaient se dessiner entre leurs deux communautés, les Séminoles noirs se regroupent instinctivement pour mieux résister à un éventuel revirement de leurs protecteurs. En 1822, le secrétaire d'Etat fédéral écrit que "*près de 600 Nègres marrons se tenaient dans les forêts de Floride*" et qu'il en vivait bien plus encore dans le sud de cet Etat.

Washington ne conçoit donc qu'une issue au problème séminole : leur déplacement dans l'Ouest ou leur insertion dans la nation creek. Les Séminoles s'y opposent violemment mais, le 8 septembre 1823, le gouvernement américain corrompt quelques-uns de leurs chefs pour qu'ils ratifient le Traité de Moultrie Creek, le premier qu'il conclut avec cette nation indienne. En vertu de cet accord les clans séminoles se concentrent dans le centre de la Floride et promettent de rejeter tous les esclaves en fuite qui y chercheraient asile. En contrepartie, l'Etat américain s'engage à leur verser une annuité de 5.000 dollars pendant vingt ans, à leur délivrer du bétail, du matériel aratoire et diverses fournitures pour une valeur de 6.000 dollars, à prendre à sa charge leur approvisionnement pendant un an et à les dédommager pour tous les biens qu'ils ne pourront pas emporter avec eux.

James Gadsden occupait le poste de secrétaire à la Guerre au moment de la conclusion de ce traité. Il confia à l'un de ses proches : "*Ce n'est pas nécessaire de vous déguiser le fait qu'en réalité, ce traité leur est imposé. Les Indiens n'en auraient jamais accepté les termes s'ils ne pensaient pas que nous avons le pouvoir et la force de les leur imposer*".⁸

Ce traité ne règle rien du tout. Deux ans après sa conclusion, les agents fédéraux reconnaissent que les terres concédées aux Séminoles n'étaient pas arables, ce dont ces derniers s'étaient rendus compte tout de suite. Pire encore : les Blancs autorisés à pénétrer dans la réserve pour y reprendre leurs anciens esclaves se comportent comme en terrain conquis et n'hésitent pas à maltraiter les Indiens qui refusent de collaborer avec eux. Dans beaucoup de cas, ils kidnappent des métis issus de parents, voire de grands-parents libres.

A cette tension latente s'ajoutent deux ferments explosifs : l'accession de Andrew Jackson à la présidence des Etats-Unis, en 1828, et une terrible sécheresse qui accule les Indiens floridiens à la famine. Pour survivre, ces derniers n'ont d'autre choix que celui de se réapprovisionner aux dépens des colons blancs. Quant à l'élection de Jackson, elle s'inscrit dans un courant d'idée qui visait purement et simplement à la déportation des Cinq Nations civilisées (Choctaw, Chickasaw, Cherokees, Creeks et Séminoles) à l'ouest du fleuve Mississippi. Sous l'impulsion de son nouveau président, le Congrès entérine ce projet en 1830.

Washington investit alors le colonel James Gadsden de la difficile mission de convaincre les Séminoles d'émigrer en Arkansas pour y partager une réserve avec les Creeks. Non seulement ceux-ci pratiquaient intensivement l'esclavage mais, en outre, les *Lower Creeks* avaient toujours combattu dans les rangs américains lors des

⁸ Indian Affairs ; Laws and Treaties, vol. II, p. 203, Kappler, in American Indian Treaties, Prucha, pp. 151-52 ; Treaty of Moultrie Creek, 1823, Mahon, pp. 350-72.

précédents accrochages avec les Séminoles. Gadsden choisit le site de Payne's Landing, dans le nord-est de la Floride, pour y négocier avec les représentants séminoles. Le lieu était facilement accessible mais il lui fallut tout de même attendre trois mois (9 mai 1832) avant d'y réunir suffisamment de chefs pour entamer les pourparlers. Quelque sept chefs principaux et huit chefs subalternes (ou sous-chefs) apposèrent leur griffe sur le document qui les contraignait à s'expatrier, mais cette affaire suscita néanmoins une controverse.

S'il est incontestable que certains des chefs s'exécutèrent en échange de "dessous de table", certains prétendirent qu'ils n'avaient pas signé, même si leur nom figurait sur le traité. Charley Emathla et Negro Abraham participèrent à cette assemblée ; la seconde guerre séminole leur apporterait la renommée. Le premier certifia avoir signé sous la contrainte. Quant au second, il expliqua qu'il avait mal interprété certains termes de ce traité. Si les méthodes des Blancs étaient sujettes à caution, l'argumentation des Indiens ne versait pas vraiment dans le limpide. Il est en tout cas probable que la promesse des Américains de leur délivrer immédiatement des vêtements et de l'approvisionnement les a influencés.

En tout état de cause, ce traité ne pouvait devenir exécutoire qu'après l'envoi d'une délégation séminole en Arkansas pour y examiner les terres que Washington leur réservait. Toutefois, si l'avis de cette délégation s'avérait favorable, il engageait de facto sa nation tout entière. Ce libellé, de toute évidence conçu par les Blancs, s'opposait formellement au fonctionnement de la nation séminole. Ce n'était pas une poignée de leurs chefs mais leur grand conseil qui était le seul habilité à prendre une pareille décision.

Cette délégation débarqua à Fort Gibson (Arkansas) en novembre 1832. Elle comprenait quelques personnalités appelées à la notoriété : John Jumper, conseiller du chef suprême Micanopy, Charley Emathla et cinq autres leaders séminoles qu'accompagnait Negro Abraham, en tant qu'interprète. A l'issue d'un grand tour incluant une chasse au bison, les représentants séminoles se déclarèrent satisfaits de la zone qui leur était impartie au sein de la réserve creek (Traité de Fort Gibson, 28 mars 1833) mais objectèrent qu'ils pourraient difficilement vivre dans le proche voisinage des Indiens des plaines, plus précisément des Osages et des Comanches que John Jumper qualifia de "gredins" et de "voleurs de chevaux".

Comme les Américains devaient s'y attendre, la nation séminole refusa d'entériner la simple acceptation de quelques-uns de ses chefs, à Fort Gibson. Pour les deux parties, l'affaire équivalait à un retour à la "case départ". Un autre facteur avait encouragé les acteurs américains à forcer quelque peu la main des délégués séminoles. Comme la plupart des Creeks se trouvaient déjà en *Indian Territory*, Washington avait suspendu le paiement d'une partie de leurs annuités, en l'occurrence 250.000 dollars, en attendant que les Séminoles les y rejoignent. Le lobby des planteurs géorgiens avait en effet obtenu que cette somme leur soit attribuée en compensation des esclaves que les Séminoles leur avaient enlevés ou qu'ils continuaient de protéger. Pour récupérer cette perte financière, les Creeks attendaient donc impatiemment l'arrivée des familles séminoles pour mettre la main sur tous ceux qui trahissaient une ascendance négroïde afin d'en négocier la vente sur le marché des esclaves.

Une seconde délégation séminole approcha l'un des membres de la commission américaine qui avait conclu le Traité de Fort Gibson pour demander d'en rediscuter les termes. Celui-ci leur opposa évidemment une fin de non recevoir en arguant que le traité avait été signé et qu'il devenait ipso facto exécutoire.⁹ Dans son étude élaborée sur les traités de Payne's Landing et de Fort Gibson, l'historien John K. Mahon déclare

⁹ Indian Treaties, Prucha, pp. 175-77.

que, nonobstant quelques légères contradictions, celui-ci ne contient rien de rédhibitoire. En revanche, assure-t-il, les Indiens ne comprirent pas que leur refus de s'y conformer les menait à la guerre.¹⁰

C'est durant cette période trouble qu'émerge la personnalité d'Osceola. Elle couvrira l'entièreté de la seconde guerre séminole.

LA SECONDE ET GRANDE GUERRE SEMINOLE¹¹ 1835 - 1842

Il n'existe aucun document infirmant ou confirmant ce que le mythe accorde à la jeunesse d'Osceola. Divers recoupements incitent cependant les historiens à situer sa naissance en 1804. Issu d'un *Upper Creek* et d'une Creek métissée, il voit le jour en Géorgie. Après la guerre de 1813-14, Osceola, sa mère et une poignée d'irrédentistes *Red Sticks* fuient la Géorgie pour se réfugier en Floride espagnole. Comme dans les autres cas, leur groupe se fonda dans une tribu séminole. Après la mort de son époux, la mère d'Osceola épouse un certain Powell de souche écossaise ou anglaise. Rien ne le prouve, mais Osceola se réclamait du premier mari de sa mère et refusa toujours d'admettre qu'il put avoir du sang blanc dans les veines. Que cela soit vrai ou non importe peu. Non seulement son comportement et sa mentalité adhéraient totalement à la gent indienne, mais en outre il retirait une fierté de son appartenance à la société creek la plus hostile à la civilisation occidentale, celle des *Red Sticks*.

Le nom d'Osceola n'est qu'une dérive de la prononciation américaine de *Asi-Yoholo* ou *Assin-e-O-La* signifiant "le chanteur de la boisson noire". C'est à lui qu'incombait le rôle de pousser la série de sons gutturaux qui accompagnait la consommation d'une boisson de couleur sombre durant certains rites de purification. Il eut deux épouses. L'une d'elles, *Chechotee* (Rosée du matin), descendait d'un esclave noir. Or, la loi américaine considérait comme esclaves ceux qui avaient une ascendance négroïde et qui n'étaient pas dûment affranchis. La seconde épouse d'Osceola se trouvait donc dans ce cas.¹²

Le secrétaire aux Affaires Intérieures avait chargé l'agent indien Wiley Thompson de négocier le transfert des Séminoles en *Indian Territory*, conformément aux prescriptions du Traité de Fort Gibson. Or, les chefs Micanopy, John Jumper et Billy Bowlegs exerçaient sur leurs pairs une influence néfaste aux projets de l'Américain. Lors d'un conseil, en avril 1835, ce dernier avait même exclu les trois chefs de l'assemblée. Washington rectifia sa "lourdeur" en restituant aux trois personnages leur qualité de négociateur, mais ces derniers n'oublièrent pas l'affront.

Lorsque Thompson, plus menaçant que jamais, revint à la charge, les principaux chefs séminoles commencèrent à hésiter. C'est alors qu'un guerrier haut de taille et "bien fendu en gueule" émergea de l'assistance pour s'en aller froidement planter son coutelas dans le document de l'agent américain. Sans avoir la moindre qualité de chef, Osceola, car c'était de lui qu'il s'agissait, aurait simplement ajouté : "*Ces terres sont les nôtres et nous n'avons pas besoin d'agents*". La part du mythe, contenue dans la tradition, lui aurait fait même exprimer des propos dramatico-romantiques.

¹⁰ Two Seminole's Treaties : Payne's Landing and Ft. Gibson, Mahon, pp.1-21.

¹¹ Sauf référence spécifique, ce chapitre résulte de la compilation des ouvrages suivants : Black Indians, Katz, pp. 59-69 ; Seminole Colonization in Oklahoma, Welsh, pp. 87-96 ; Seminole, Garbarino, pp. 46-52 ; The Seminoles, Mc Reynolds, passim ; History of the Second Seminole War (1835-1842), Mahon, passim.

¹² Seminole, Garbarino, p. 49.

Auréolé par cette fanfaronnade et vraisemblablement soutenu par des Mikosukis¹³, Osceola occupe dès cet instant une place de plus en plus importante dans la vie politique de son peuple. L'agent Thompson et lui se heurtent sporadiquement dans le cadre des relations américano-indiennes qui se dégradent quotidiennement. On raconte même que le premier aurait bouclé le second en prison pour calmer sa vindicte. Lorsque Thompson le fait libérer, Osceola adopte sciemment un profil bas. Cette ruse lui procure le temps de s'impliquer totalement dans l'organisation de la résistance séminole. C'est à cette époque précise que Thompson aurait commis, mais rien ne prouve qu'il ne s'agit pas d'une part du mythe, une erreur de jugement qui s'avéra fatale pour les intérêts américains en Floride. Comme la seconde épouse d'Osceola était une sang-mêlé noire, Thompson ordonna de l'appréhender pour la revendre comme esclave en Géorgie.

La haine que se vouent Thompson et Osceola s'inscrit donc entièrement dans le conflit que vont se livrer leurs deux peuples. Elle explose quand Osceola fait publiquement savoir aux Blancs qu'il détient 150 barils d'excellente poudre et qu'il ne quittera pas l'Etat avant de les avoir tous utilisés.

A l'instar des autres nations amérindiennes, les Séminoles manquent de solidarité à un moment crucial de leur histoire. Charley Emathla s'était rendu en *Indian Territory* avant la conclusion du Traité de Fort Gibson et, à ce titre, persistait à encourager leur migration dans l'Ouest. Les faveurs que, dans cette optique, lui prodiguaient les autorités américaines, l'habilitèrent à obtenir la libération d'Osceola. Ce dernier ne lui en sut aucun gré et ordonna son assassinat. Les partisans d'Emathla se réfugièrent alors sous la protection de l'armée, à Tampa Bay, et luttèrent avec celle-ci contre leurs frères de race jusqu'à ce que leur parti (407 personnes) s'embarque pour l'Arkansas, en mai 1836.

A la fin de l'année 1835, le choc armé entre Blancs et Séminoles semble inéluctable. Le 28 décembre, les chefs Micanopy, Jumper et Alligator embusquèrent leurs guerriers en un point étroit de la piste qu'avait empruntée une colonne fédérale commandée par le major Francis L. Dade. Celle-ci, forte de 107 soldats réguliers, venait de Fort Brooks et cheminait en direction de Fort King. Les Indiens les tuèrent tous, à l'exception de deux blessés graves et d'un troisième larron qui feignit d'être mort. Louis Pacheco, le guide noir du major Dade, échappa à la mort parce qu'il aurait révélé aux Séminoles l'itinéraire que suivrait sa colonne.

Le même jour mais dans l'après-midi, Osceola réglait ses comptes personnels. Accompagné d'un ami et de trois autres civils, l'agent Thompson marchait sur Fort King lorsque son "ennemi intime" et une poignée des siens les surprirent et les exécutèrent sur-le-champ.

Trois jours plus tard, Osceola et le chef Alligator émergent soudainement des deux rives de la Withlacoochee River au moment précis où une troupe américaine en entreprend la traversée. Soumis au feu croisé et aux volées de flèches d'un ennemi invisible, les soldats réguliers du colonel Clinch et les miliciens floridiens du "général" Robert K. Call s'engouffrent les uns après les autres dans les flots. La plupart réussissent néanmoins à s'en dégager et à se reformer tandis que les Séminoles s'évanouissent dans la forêt. Ils comptaient moitié moins d'hommes et encore moins de fusils que les Américains. C'est après ce combat qu'Osceola fait rédiger par le Noir Abraham (surnommé Negro Abraham) la note suivante qu'il destine au colonel Clinch : *"Vous avez des fusils, nous en avons aussi. Vous avez de la poudre et du plomb, nous en avons également. Vos hommes combattront et les nôtres tout autant jusqu'à ce que*

¹³ Les Mikasukis formaient une composante importante de la population autochtone qui peuplait la Floride avant l'arrivée des fuyards creeks.

la dernière goutte de sang séminole imprègne la poussière de cette terre".¹⁴ Osceola ajouta en outre que la résistance séminole pourrait continuer pendant cinq ans. Sans qu'il le sache vraiment à ce moment-là, Osceola estimait très exactement le temps que mettraient ses adversaires pour terrasser sa nation.

La guérilla indienne se déchaîne alors tous azimuts. Rien qu'en janvier 1836, par exemple, elle détruit impunément seize plantations, grossissant par la même occasion ses rangs des esclaves qu'elle libérait. Quoique passant pour le principal chef des Séminoles, Osceola ne participe pourtant jamais à ces raids. Il exhorte même ses guerriers à plus de discernement : "*Ce n'est pas eux (femmes et enfants) que nous devons scalper où à qui nous devons faire la guerre, c'est à leurs hommes. Agissons donc comme des hommes*".¹⁵

Le ton était désormais donné à ce conflit larvé. Les Blancs ne devaient pas espérer attirer leurs adversaires en terrain découvert. Seule prévaudrait la tactique du *hit and run* (frapper et filer) à laquelle West Point ne préparait aucun de ses élèves. La guérilla séminole se serait peut-être interrompue plus tôt si un concours de circonstances ne lui avait pas injecté encore plus de virulence. Fin février 1836, Osceola avait de nouveau réussi à bloquer le corps expéditionnaire du général Gaines aux abords de la Withlacoochee River qui avait déjà connu le massacre de la colonne Dade, quelque six semaines plus tôt. Dans les premiers jours de mars, répondant aux souhaits de quelques chefs séminoles, John Jumper sollicite une entrevue avec le commandant du contingent bloqué près de la rivière en question. Traitant au nom de son général, le capitaine Ethan R. Hitchcock admet la bonne foi de Jumper lorsque celui-ci allègue que bien assez d'hommes étaient tombés des deux côtés. Leur entretien aurait peut-être débouché sur une cessation provisoire ou conditionnelle des hostilités si, durant les pourparlers, une colonne de renfort menée par le colonel Clinch n'avait pas attaqué brusquement les Indiens dans l'espoir de dégager Gaines de son encerclement.

Comme les généraux dépêchés sur place ne produisent aucun résultat, Washington remet le conflit entre les mains du général Winfield Scott. Ce dernier n'avait pas encore conquis la notoriété que l'on sait sur le sol mexicain. Durant l'été 1836, Scott ordonne la pénétration simultanée de trois contingents fédéraux dans le sud de la Floride. Cette opération stratégique visait à pousser les Indiens vers le nord de l'Etat où le couvert leur était beaucoup moins favorable. Scott ne se dépêtre pas mieux de ce guépier floridien que son prédécesseur. Il se démet sans regret de son commandement quand Washington l'assigne à un nouveau théâtre opérationnel en Alabama. C'est donc le brigadier général Thomas S. Jesup qui hérite de l'insurrection séminole. Il réussira à la circonscire, mais avec des méthodes qui ne s'inscrivent pas dans les annales les plus glorieuses de l'U.S. Army.

Avec 10.000 hommes à sa disposition, incluant des mercenaires creeks, Jesup manifeste une incontestable énergie et marque même des points. En janvier 1837, près de Great Cypress Swamp, ses forces infligent pour la première fois un revers sérieux aux Séminoles. Elles réussissent à surprendre le quartier général d'Osceola et à s'emparer de la majeure partie de ses stocks de poudre et de plomb. Notons au passage que ces ingrédients ainsi que les fusils dont usent alors les Séminoles proviennent principalement de trafiquants cubains qui opèrent par voie maritime.

L'armée fédérale se sert de ses mercenaires creeks pour ses basses besognes. Ceux-ci se paient sur le terrain en capturant des Noirs et des métis séminoles qu'ils revendent comme esclaves. En moins de deux mois, ils s'emparent ainsi de 131 Noirs et mulâtres, principalement des femmes et des enfants. Alors même que le général Jesup cherche à

¹⁴ Seminole Colonization in Oklahoma, Welsh, p. 90.

¹⁵ Seminole, Garbarino, pp. 46-47.

broyer la rébellion indienne, l'autorité d'Osceola s'étend sur l'ensemble des villages séminoles. Dans sa lutte contre les Blancs, Osceola se sent parfaitement soutenus par les leaders séminoles d'ascendance africaine. Jesup dira à ce propos : *“Cette guerre est une guerre de Noirs et pas d'Indiens”*.¹⁶ Son appréciation du conflit ne peut pas être comprise au premier degré et doit être située dans son contexte. L'ouvrage de Katz, *“Black Indians”*, vise essentiellement à mettre en exergue le rôle qu'il veut prédominant, des Noirs dans l'histoire de l'Ouest américain. Dans le chapitre consacré aux guerres séminoles, on en arrive parfois à se demander si les Indiens n'y ont tenu qu'un rôle secondaire. Cette parenthèse s'inscrit évidemment dans la mouvance du “politiquement correct” qui sévit actuellement aux Etats-Unis.

La réflexion du général Jesup résulte toutefois d'une observation très pragmatique. Les Séminoles d'origine africaine étaient en effet ceux qui avaient le plus à redouter de l'ingérence américaine. En substance, cette petite communauté noire avait donc intérêt à exciter les Séminoles non métissés et à leur inspirer une intransigeance effrénée.

La victoire de Jesup à Great Cypress Swamp stupéfie cependant les Séminoles, fait vaciller leurs certitudes et érode temporairement leur combativité. La haine que se vouent les deux camps ne facilite pas la communication. Pourtant, le 6 mars 1837, ils conviennent des conditions d'un cessez-le-feu en vertu duquel les clans séminoles acceptent de se regrouper à Tampa Bay, avec tous leurs biens pour être transférés dans l'Ouest. Quant à Osceola, il ne partage pas la conviction des siens et demeure à l'écart des transactions.

Ledit accord contenait une sérieuse pierre d'achoppement : le statut des esclaves noirs qui s'étaient réfugiés chez les Indiens. Dans un premier temps, Jesup refuse aux planteurs l'autorisation de venir rechercher eux-mêmes leurs anciens esclaves. Sa position, il l'explique comme suit : *“Les Noirs manipulent les Indiens et il est important que les premiers se sentent en sécurité car, s'ils redevenaient méfiants, la guerre recommencerait”*.¹⁷ Le général n'en demeurerait pas moins retors. Sous la pression du pouvoir politique que représentent les planteurs, il en autorise certains à s'infiltrer dans les camps des Séminoles après que ceux-ci lui aient remis des otages. Les traqueurs d'esclaves en appellent aussitôt à la loi américaine pour prélever dans les otages tous ceux dont la peau est trop basanée ou dont les traits évoquent une ascendance négroïde.

Wild Cat (*Coa-coo-chee*), était alors un chef séminole que ses exploits guerriers avaient fait sortir de l'anonymat. Apprenant cette trahison, lui et le Noir John Horse (*Cohia*) se portent aussitôt au secours des captifs et les récupèrent. Cette action fulgurante et pourtant prévisible décontenance le général Jesup : *“Ces deux races partagent les mêmes intérêts et les mêmes sentiments. Si les Indiens restent dans cet Etat, leurs Noirs deviendront un point de ralliement pour tous les esclaves en fuite dans les Etats voisins”*.¹⁸

De fait, les Séminoles qui se rendaient à Tampa Bay font aussi demi-tour et repartent dans le sud. Des guerriers y ramènent quasiment de force les chefs Micanopy, Jumper et Cloud qui avaient souscrit aux accords de mars 1837. Cette parenthèse profite à Osceola qui ravive le feu de la révolte. Il devient définitivement l'âme, le symbole et le chef absolu de tous les résistants séminoles.

Enragé par ce revirement qui ridiculise sa belle déclaration qui annonçait la fin de la guerre en Floride, Jesup décide de recourir à tous les moyens pour redorer son prestige. D'abord, il propose aux Indiens d'affranchir les esclaves de ceux qui quitteront la rébellion pour venir sous sa protection. Durant le brûlant été floridien, il laisse à ses

¹⁶ Black Indians, Katz, p. 60.

¹⁷ *ibid*, p. 61.

¹⁸ *ibid*, p. 61.

mercenaires creeks le soin de mener à bien cette affaire. En fait, celle-ci se résuma à payer aux Creeks le prix des Noirs et des sang-mêlé qu'ils saisissaient et d'expédier ces derniers en *Indian Territory* sous le label "propriété séminole". Lorsque le public américain a connaissance de ces transactions, Jesup se trouve impliqué dans ce que la presse désigne comme du trafic d'esclaves. Lui, qui recherchait tant la gloire, ne se trouvait pas encore au bout de ses peines. Sa démarche suivante lui assura certes la notoriété, mais pas du tout celle qu'il escomptait.

En septembre 1837, ses troupes capturent presque par hasard le vieux chef King Philip et une trentaine de ses hommes. Trois semaines plus tard, son fils Wild Cat se rend à St. Augustine (Floride) sous un drapeau blanc pour demander une entrevue avec son père. Jesup y accède apparemment mais le fait incarcérer sur-le-champ, le temps de le pressurer pour qu'il consente de convaincre les autres chefs à déposer les armes.

Osceola rebondit sur l'initiative et, en octobre 1837, suggère de rencontrer le général Hernandez à condition que ce dernier vienne sans escorte militaire. Apprenant l'ouverture faite par Osceola, le général Jesup saisit l'opportunité qu'il attendait et ordonne à Hernandez de se faire accompagner par une troupe suffisamment forte pour pallier tout événement imprévisible. Il l'enjoint surtout de s'emparer d'Osceola et de ses chefs s'ils ne répondaient pas favorablement aux conditions américaines.

Entouré de ses principaux chefs et de septante otages, Osceola se présente au jour et à l'heure sous le drapeau des parlementaires. Il avait bien spécifié qu'il ne s'agissait que d'un entretien préliminaire et non pas d'une reddition. On peut se demander comment les 300 dragons de Hernandez réussirent à se dissimuler dans le couvert sans attirer l'attention des Indiens. En tout cas, le fait est qu'au signal donné, ils surgirent brusquement et neutralisèrent Osceola et sa suite tout entière. La troupe incarcéra 95 Séminoles dans les geôles de St. Augustine.

Hernandez se défendit de l'accusation de trahison dont l'accabla la presse en arguant qu'il n'avait jamais promis de ne pas inquiéter les parlementaires indiens et qu'il avait toujours soutenu que les seuls termes qu'il accepterait d'entendre de la part des Séminoles étaient ceux de la reddition sans condition. Il ajouta même, sans convaincre personne, que le véritable objectif d'Osceola était de détourner son attention pour attaquer St. Augustine.

Jesup n'en était pas encore à sa dernière ignominie. Au moment des événements, John Ross¹⁹ le chef suprême des Cherokees se trouvait à Washington pour négocier ou améliorer les conditions de déportation de son peuple en *Indian Territory*. Eu égard à ses racines indiennes et à sa culture occidentale, le président des Etats-Unis et son secrétaire à la Guerre sollicitent son intervention dans le contentieux séminole pour amener les derniers dissidents à la raison. Soucieux de se ménager les faveurs présidentielles, dans l'intérêt de ses Cherokees, Ross et sa mince délégation prennent la route de la Floride. Après un accueil très froid de la part de Jesup et à l'issue d'un périple malsain et difficile dans les swamps floridiens, Ross et son parti rencontrent enfin le chef Micanopy et quelques autres. Malgré la brièveté du délai que Jesup lui a imposé, Ross réussit tout de même à convaincre ses interlocuteurs séminoles de le suivre jusqu'au camp de Jesup, sous un drapeau blanc, pour discuter des termes de leur éventuelle reddition. Jesup leur réserve un très mauvais accueil et oppose une fin de non recevoir catégorique aux intentions de Micanopy et de Cloud, les deux Séminoles que Ross avaient persuadés de le suivre.

Surgit alors un autre malheureux concours de circonstances. Sur ces entrefaites, les chefs Wild Cat et John Horse s'étaient évadés de la prison qu'ils partageaient avec

¹⁹ Il n'avait qu'un huitième de sang cherokee, avait accompli des études élaborées dans un collège américain et possédait une grande plantation de coton sur laquelle servaient des centaines d'esclaves noirs, ce qui était courant au sein de cette nation indienne vers le milieu du XIX^e siècle.

Osceola et quelques autres. Trop faible et trop malade, Osceola les avaient incités à tenter seuls leur chance. Prétendant que le retour de Wild Cat auprès des siens raviverait les hostilités, Jesup ordonne l'arrestation des deux malheureux chefs qui avaient suivi Ross en toute confiance. Dégoûtée, la mission cherokee ressent cette trahison comme une manipulation dont elle a été l'outil involontaire. John Ross ne se prive du reste pas d'en faire état auprès du secrétaire à la Guerre :

“Nous avons l'honneur de vous relater les causes qui, dans notre humble opinion, retardèrent et ruinèrent les effets souhaités par notre médiation.

“D'abord, nous ne fûmes pas accueillis avec la franche et cordiale coopération qui était nécessaire à notre mission de paix. Le général Jesup nous imposa des délais inutiles depuis notre arrivée à St. Augustine, le 10 novembre, jusqu'au 28. Pendant ce temps, nous aurions pu accomplir beaucoup de choses avec les Séminoles et, probablement, obtenir une issue favorable de ce conflit.”

“Ensuite, lorsque nous fûmes autorisés à nous rendre dans les camps des Séminoles hostiles, le délai qui nous fut imposé était trop court. Nous ne disposions que de six jours pour effectuer cette tâche aussi ardue que compliquée.”

“Troisièmement, après avoir réussi à convaincre les chefs d'accéder à nos requêtes, à l'issue de longs et essentiels préliminaires de paix, Wild Cat s'évada. Compte tenu du mauvais traitement que lui avait fait subir l'officier supérieur à qui il avait accordé sa confiance, il se trouva déterminé, vraisemblablement en raison de la virulence de ses sentiments, à faire échouer tous les plans visant à la capture de son peuple, quelles que soient les méthodes utilisées, aussi bien sous un drapeau de paix que sur un champ de bataille.”

“En dernier lieu : si après tout, le général Jesup s'était comporté plus généreusement et plus judicieusement avec les chefs qui s'étaient placés eux-mêmes sous sa justice et sa magnanimité et s'il ne les avait pas mis dans une situation qui aggraverait naturellement les difficultés et ferait ressentir davantage le poids de son oppression et si le général Jesup avait fait preuve de plus de justice à l'égard des Indiens - nous n'hésitons pas à le déclarer - la guerre aurait pu être menée à son terme”²⁰

La belle échappée de Wild Cat et de John Horse équivalait au lancer d'un baril de poudre sur de la cendre ardente. Fils du roi Philip et neveu du grand chef Micanopy, Wild Cat passait pour un guerrier dont le prestige égalait celui d'Osceola. Comme l'avaient exprimé les membres de la délégation cherokee, Jesup aurait pu tirer parti de la confiance que ces deux Séminoles avaient accordé à son rang d'officier pour entamer paisiblement des pourparlers de paix. Or, en laissant cours à son mépris pour la “chienlit” indienne, le général s'aliénait définitivement le seul chef capable de raviver la révolte et de la prolonger dans des mesures que les Américains ne pouvaient pas prévoir.

Pourtant, en décembre 1837, l'armée de Floride dépassait en nombre toutes celles que les Etats-Unis avaient mises précédemment en campagne. Le colonel Zachary Taylor n'avait débarqué en Floride que depuis l'été, il lui échut cependant la faveur de s'illustrer dans la seule grande bataille de cette “sale guerre”, celle du Lac Okeechobee, livrée le 25 décembre 1837.

On ne sait pas vraiment ce qui décida les Séminoles à sortir de la guérilla pour livrer une bataille rangée. C'était peut-être la certitude instinctive d'infliger à leurs adversaires plus de pertes qu'ils n'en subiraient eux-mêmes. En outre, le cadre naturel dans lequel ces Indiens vivaient en complète symbiose constituait un allié infiniment redoutable pour les Blancs des plaines. Ce n'est pas une simple force de police que

²⁰ Report of the Cherokee Deputation into Florida, Foreman, pp. 437-38.

Zachary Taylor engageait dans la forêt floridienne, mais une petite armée comprenant 70 Indiens Delawares, 180 tireurs d'élite du Tennessee et 800 soldats réguliers. Avant même d'approcher les avant-postes séminoles, ils eurent à affronter un enfer vert et marécageux, comme les G.I. au Vietnam. Des herbes tranchantes leur sciaient les mollets, des sables mouvants s'ouvraient soudainement sous leurs pas, des nuées de moustiques les harcelaient jour et nuit tandis que ça et là, des hommes hurlaient de douleur sous la morsure d'un *rattlesnake* ou d'un terrible mocassin des *swamps*.

Quoiqu'ils fussent moitié moins nombreux que les soldats de l'Oncle Sam, les Séminoles avaient eu largement le temps de se déployer et de s'embusquer aux abords du lac en attendant l'arrivée du gros de la troupe fédérale. Beaucoup d'Américains et leur avant-garde delaware pataugeaient jusqu'à la taille dans les eaux glauques d'un marigot, leur fusil brandi au-dessus de la tête, lorsque les surprind la première salve des guerriers séminoles. Les Delawares détalent sur-le-champ tandis que les volontaires du Tennessee foncent droit sur la ligne de feu ennemie. La guerre avait appris aux Indiens à distinguer les officiers et les sous-officiers du reste de la troupe. Les Tennesseus l'expérimentèrent à leurs dépens et ils se débandèrent en désordre. Taylor ordonne alors à ses réguliers de relever le défi. Un feu encore plus nourri que les précédents décime tous les officiers sauf un et tous les sous-officiers sauf quatre.

Sachant que malgré ses pertes, la masse ennemie ouvrirait tout de même une brèche dans leur ligne, les Séminoles lâchent prise et disparaissent en canoës. Une dizaine des leurs restaient sur le terrain tandis que les Américains comptaient vingt-huit tués et 112 blessés (d'autres sources citent vingt-six tués et quatorze blessés). Compte tenu de la médecine d'alors et des miasmes qui infectèrent leurs plaies sur place, beaucoup de ces blessés décédèrent probablement avant de pouvoir accéder à un hôpital de campagne. La bataille du Lac Okeechobee passe pour le point d'orgue de la résistance des Séminoles. Avec une logique toute militaire, Taylor en revendiqua cependant la victoire en arguant que ses adversaires avaient abandonné le terrain.

Un mois plus tard, presque jour pour jour, le 30 janvier 1838, un autre drame se déroulait bien loin de la Floride. Dans sa geôle malsaine de Fort Moultrie, à Charleston (Caroline du Sud), Osceola succombait à la malaria qui le minait depuis longtemps et qu'avait aggravée une affection respiratoire. C'est du reste la déliquescence de son état de santé qui l'empêche de se joindre à Wild Cat et à John Horse lors de leur incroyable évasion en Floride. Le hasard de l'histoire veut que le célèbre peintre George Catlin dressa un portrait d'Osceola quelques jours avant sa mort. Il affirma qu'il reproduisit scrupuleusement le moindre détail de la tenue d'apparat du chef séminole.

Quant au général Jesup, son étoile se ternissait de plus en plus dans les hautes sphères de Washington et, en mai 1838, le colonel Taylor, promu entre-temps brigadier général, le remplace au commandement de l'armée de Floride. De victoires spectaculaires, Taylor n'en marque pas plus que son prédécesseur. Toutefois, il bénéficie de l'usure de la guerre qui, peu à peu, lamine les Séminoles. Leurs raids s'espacent par manque de guerriers, de fusils et de poudre. La flotte fédérale exerce, au large des côtes floridiennes, un efficace blocus qui interrompt le trafic d'armes des marchands cubains.

Le nombre d'Indiens qui se rendent ou qui sont capturés s'accroît sans arrêt. En mai 1838, 1.160 de ceux-ci grossissent les rangs des 250 Séminoles noirs et muskogeas qui ont suivi les chefs Micanopy et John Jumper en *Indian Territory*. Tandis que s'allonge la liste des malades au sein des captifs, naît une controverse à propos de 90 Nègres séminoles dont se sont emparés les Creeks. La plupart de ceux-ci seront tout de même autorisés à rejoindre les leurs en *Indian Territory*, mais le Congrès fédéral devra intervenir pour statuer sur le sort des Séminoles de couleur, catalogués comme esclaves.

Cette controverse retarde évidemment le départ des exilés séminoles. La précarité dans laquelle ils sont tenus, à La Nouvelle-Orléans, coûte la vie à 54 d'entre eux. Le vieux roi Philip décède du reste durant son transfert dans l'Ouest. Ses restes sont inhumés quelque part sur les rives de l'Arkansas River, à environ 70 kilomètres de Fort Gibson où, fin juin, débarquent 349 Séminoles supplémentaires. En août, les rejoignent le chef Alligator, sa famille et sa bande d'Apalachicolas.

En 1840, le brigadier général Taylor est appelé à d'autres fonctions et le colonel Walker K. Armistead lui succède en Floride. Profitant du reflux de la sédition indienne, cet officier et ses adjoints contrecarrent habilement les actions des derniers noyaux de la guérilla en incendiant ses récoltes sur des champs restés cachés jusque là, au plus profond des marais. Quoique la guerre entrât visiblement dans sa phase décroissante, les ultimes irréductibles séminoles n'en étaient que plus enragés. En 1840 notamment, leurs derniers meneurs se retirent au plus profond des Everglades quand le colonel Armistead tente de corrompre certains d'entre eux.

Le gouvernement fédéral recourt à toutes les astuces pour désarmer et expulser ses encombrants autochtones. Il persuade même quelques-uns des chefs expédiés en *Indian Territory* de revenir en Floride pour induire les autres à cesser la résistance mais rien n'y fait. Dans le même temps, les autorités américaines continuent à déporter des Séminoles dans un camp jouxtant l'agence des Indiens Choctaws, en *Indian Territory*. En juin 1841, ils sont 800 à y attendre que l'on songe à leur créer un territoire distinct. Le mois précédent, le général William J. Worth avait accédé à son tour aux commandes de la Floride. Plutôt que de rechercher des engagements, toujours incertains et souvent inutiles, il se contente de détruire systématiquement les greniers et les récoltes de l'ennemi.

Dans cette guerre qu'il veut totale, le général américain perd au moins son honneur. Ses hommes capturent Wild Cat lorsque celui-ci et quelques sous-chefs se présentent sans armes avec un drapeau blanc. Exerçant une habile pression, Worth les menace de la pendaison s'ils ne persuadent pas leurs familles et leurs partisans de capituler et de s'exiler. Vraisemblablement à bout de ressources, Wild Cat et 210 des siens se soumettent sans condition. Dès lors, la rébellion séminole ne se manifeste plus que par des déprédations sporadiques qui ne justifient plus l'entretien d'une armée aussi nombreuse sur place. Le 14 août 1842, Washington proclame officiellement la fin de la seconde guerre séminole.

Les deux noyaux rebelles encore actifs tombent successivement. En novembre 1842, le colonel Ethan A. Hitchcock reçoit la reddition de Pascofa et de ses hommes. Le 16 avril 1843, Halleck Tustenuggee et ses 70 guerriers déposent également les armes après avoir été surpris et encerclés sur un îlot au milieu de l'immense Great Wahoo Swamp. Tous sont de véritables *Upper Creeks* qui ont fui l'Alabama en 1836 pour échapper aux *Lower Creeks*. Le combat de Tustenuggee est le dernier que les Indiens de Floride livrent au cours de cette seconde guerre. Le 14 juillet 1843, Pascofa et Tustenuggee s'embarquent avec leur clan sur des bateaux en partance pour Fort Gibson, via La Nouvelle-Orléans.²¹

Le recensement établi deux ans plus tard révèle que l'armée aurait déporté près de 4.000 Séminoles (Noirs y compris) entre 1835 et 1842.²²

D'après les informations recueillies par le général Worth, pas plus de 300 Séminoles, à cette époque, se terraient encore dans les Everglades. Ce chiffre est vraisemblablement sous-estimé mais, en raison même de leur isolement, il reste impossible d'évaluer au plus près le nombre d'Indiens floridiens qui refusèrent de

²¹ The Exiles of Florida, Giddings, p. 313 ; Five Civilized Tribes, Foreman, p. 236.

²² Five Civilized Tribes, Foreman, p. 239 ; Seminole, Garbarino, p. 53.

passer sous la tutelle américaine. Quoi qu'il en soit, Worth jugea qu'il serait vain et coûteux de chercher à les extirper des forêts marécageuses du sud de la Floride. Aussi, afin de conclure une sorte d'état de paix permanent, il réussit à réunir une poignée de chefs à Cedar Key, le 14 août 1843. Là, il leur fait savoir qu'ils pourraient désormais vivre tranquillement tant qu'ils ne franchiront pas une ligne virtuelle dont il leur fixa les bornes.²³

LA TROISIEME GUERRE SEMINOLE 1849 - 1855

Les historiens ne l'ont intitulée comme telle que pour désigner la période pendant laquelle ne se produisirent que des accrochages isolés impliquant peu de combattants. A l'époque des événements, la presse et les Blancs de Floride montèrent expressément en épingle cette notion de guerre pour justifier l'expulsion des derniers Séminoles de leur Etat.

Début janvier 1849, le meurtre d'un Blanc nommé Barker, par cinq Séminoles ivres, sert de tremplin à une campagne indianophobe qui amplifie les rumeurs de nouvelles déprédations séminoles. Le 14 janvier 1849, le gouverneur de Floride approuve un vote de ses chambres réclamant l'intervention des forces armées américaines. Le même jour, le corps législatif floridien entérine la motion interdisant désormais aux Séminoles de franchir la ligne de démarcation fixée par le général Worth.²⁴

Ce tapage intempestif pour ce qui n'était, en fin de compte, qu'une simple affaire de police, ressortissait à des visées basement lucratives. La mise sur pied de guerre de la milice et l'entretien d'un corps de troupe fédéral ouvraient de nouveaux marchés qui profiteraient à l'économie locale. En outre, le déploiement de telles forces déclencherait tôt ou tard des incidents avec les Indiens et, ipso facto, leur déportation musclée.

Avant même d'enquêter sur les causes réelles de cette nouvelle tension, le gouvernement accepte comme une évidence la nécessité de vider la Floride de ses derniers autochtones. Par l'intermédiaire de ses agents aux Affaires indiennes, Washington offrit mille dollars à chacun des membres d'une délégation issue des Séminoles établis en *Indian Territory*, pour inciter leurs frères de Floride à les rejoindre dans l'Ouest. Cette délégation de quatorze personnes comptait notamment Jim Bowlegs, parent du chef Billy Bowlegs, et le chef creek Tustenuggee qui avait livré le dernier combat de la guerre précédente. L'indemnité que leur proposait Washington était énorme, surtout pour des Indiens récemment exilés. Elle correspondait en effet à plusieurs années de salaire d'un employé américain de l'époque.

En Floride, le capitaine J.T. Sprague de l'armée régulière tenta de minimiser les choses. Faisant état de sa longue expérience dans cet Etat, conjuguée avec les contacts qu'il entretenait avec quelques Séminoles des Everglades, il estima que ces derniers ne pouvaient pas aligner plus de 120 guerriers, en l'occurrence 70 Séminoles, 30 Mikosukis, 12 Creeks, 4 Yuchis et 4 Choctaws qui, avec leurs familles, ne totalisaient pas plus de 360 âmes. Leurs deux seuls leaders étaient le vieux Abiaca de 99 ans et Billy Bowlegs Jr., de 33 ans, qui portait le nom d'un valeureux chef dont il était le parent.

Pour réduire cette poignée d'irréductibles auxquels les Blancs attribuaient une extrême férocité, le 7^e régiment d'infanterie reçut l'ordre de descendre en Floride et de se placer sous le commandement du général Twiggs, à Tampa Bay. Dans le même

²³ Five Civilized Tribes, Foreman, p. 247.

²⁴ Five Civilized Tribes, Foreman, p. 248.

temps, l'Etat de Floride décrétait la mobilisation de deux compagnies de sa milice. En février 1850, Twiggs disposait de 1.735 soldats et officiers répartis dans divers postes de l'Etat.

Quand il arriva à Tampa Bay, trois mois plus tôt, une délégation de cinquante ou soixante Séminoles l'y attendait depuis neuf jours. Pas le moins du monde agressifs, ils espéraient régler amicalement leur nouveau contentieux avec les Blancs en présentant au général trois des cinq meurtriers séminoles et les mains du quatrième qui avait péri lors de son interpellation. Après avoir écouté l'allocution que leur adressa Twiggs, Assunwha, leur porte-parole, lui répondit en s'étonnant des propos que leur avait tenus le général :

"(...) Depuis des années, vous n'avez pas eu à vous plaindre de nous. Récemment, lorsque quelques mauvais hommes désobéirent à la loi - ce qu'aucun peuple ne peut empêcher - (...) nous vous avons rencontré et nous vous avons promis de vous donner satisfaction. Depuis lors, nous n'avons pas perdu de temps. Nous avons tué un des nôtres et nous vous en avons amené trois pour que vous puissiez les exécuter. Nous ne tarderons pas à vous produire le cinquième. Il y a eu beaucoup de troubles et vous nous avez adressé beaucoup de reproches, mais nous avons fait justice et nous sommes ici, assurés que vous serez satisfaits. Or, maintenant que vous nous demandez de nous exiler, je ressens la chose comme si vous m'aviez tué aussi. Je ne m'en irai pas et mon peuple non plus. Je n'ai pas besoin de temps pour y songer car mon opinion est faite à ce sujet. Je ne m'attendais pas à un tel langage et, si tel avait été le cas, je n'aurais jamais veillé à ce que ces hommes vous fussent remis."

Sans transition, Billy Bowlegs enchaîna à son tour. Usant d'un langage plus incisif, il conforta les propos d'Assunwha tout en laissant clairement entendre que les siens s'opposeraient violemment à toute tentative de vouloir les déporter par la force. Pris de court par les arguments fondés de cette fulgurante apostrophe, Twiggs hésite puis suggère de reprendre la discussion lors d'un prochain conseil. Comme les Indiens refusent de rester sur place, le général consent à les rencontrer à nouveau le 19 janvier 1850 dans un lieu qu'ils choisiront eux-mêmes.

Encouragé par l'apparente disposition de ses interlocuteurs à négocier, Twiggs leur expédie le groupe de Séminoles qu'il avait fait venir de l'*Indian Territory*. Par leur intermédiaire, il offre de substantielles indemnités à ceux qui accepteront de partir dans l'Ouest : 500 dollars pour chaque guerrier et 100 dollars par femme ou enfant. Washington s'engage en outre à les entretenir pendant un an ainsi qu'à les dédommager pour leurs frais de voyage et pour la perte des biens qu'ils ne pourraient pas emporter avec eux. Les autorités américaines auraient même proposé un "dessous de table" de 10.000 dollars à Billy Bowlegs s'il réussissait à convaincre les siens de plier bagages. Jamais, le gouvernement fédéral n'avait consenti une transaction aussi onéreuse pour une nation indienne.²⁵

Celle-ci ne séduit pourtant que peu de Séminoles. Les autres refusent obstinément de quitter la terre de leurs ancêtres. Leur entêtement durcit évidemment la position américaine et Twiggs fait occuper Fort Arbuckle²⁶ par une compagnie d'infanterie et une compagnie d'artillerie. C'est en cet endroit qu'il ordonne le regroupement de septante ou quatre-vingts Séminoles sous la responsabilité du major de l'armée régulière, qui devait les escorter jusqu'à Manatee pour les embarquer sur un steamer à destination de La Nouvelle-Orléans.

Le 27 mars 1850, Twiggs écrit au secrétaire à la Guerre que les Indiens avaient rompu les négociations et s'étaient retirés hors de portée de ses troupes. Il précise

²⁵ Five Civilized Tribes, Foreman, pp. 249-50.

²⁶ Ne pas confondre avec un fort de même nom érigé en Indian Territory.

cependant que leur attitude ne présage aucun geste hostile. A la demande du général, une seconde délégation de Séminoles de l'*Indian Territory* débarque en Floride le 5 mai pour accomplir la même démarche que la précédente. Cette fois, Billy Bowlegs refuse carrément de l'entendre et menace même de lui tirer dessus à vue si elle faisait mine de pénétrer dans son territoire.²⁷

Comme, dans l'esprit des politiciens de Washington, le dollar pouvait tout acheter, ils chargent, en 1851, un agent spécial de surenchérir sur leur précédente donne. Le personnage en question, un certain Luther Black, offre alors 800 dollars par guerrier et 400 dollars par femme et enfant séminoles. Quoiqu'alléchant, ce marché ne convainc aucun autre Indien de quitter la Floride.²⁸ Le 18 mai 1853, considérant ce statu quo de l'émigration séminole, le président Pierce annonce officiellement que, les démarches du secrétariat de l'intérieur n'ayant pas abouti, le déplacement des derniers Séminoles incomba désormais au secrétaire à la Guerre.

Cette déclaration ne semble pas avoir été suivie d'effets immédiats. En effet, le 22 novembre 1853, Chilly McIntosh, le leader sang-mêlé des *Lower Creeks* en *Indian Territory*, soumet au département de la Guerre un contrat par lequel il s'engage à expulser de Floride les irrédentistes séminoles en échange d'avantages pécuniaires pour lui et les siens. De toutes ces velléités d'actions, aucune ne se matérialise parce que la Floride reste calme et que les clans séminoles se terrent dans les Everglades.²⁹

Entre-temps, la Chambre des représentants de Floride avait promulgué une loi punissant toute transaction commerciale avec les Indiens afin de les empêcher de s'armer contre les Blancs tout en les privant de plomb et de poudre pour la chasse. C'est à cette loi que les Séminoles se réfèrent lorsqu'un officier de l'armée régulière sollicite leur collaboration pour attraper des esclaves en fuite. Les Blancs voulaient que chacun reste de son côté, et bien il en serait ainsi dans tous les cas ! Dépité, l'officier en question, un certain capitaine J.C. Casey, écrit à Jefferson Davis, le secrétaire à la Guerre de l'époque, que le seul moyen de circonscire les derniers noyaux séminoles était de les affamer en les isolant de toute interférence avec l'extérieur. Jusque là, les palabres, les conseils et les déclarations d'intention n'avaient pas fait couler le sang. Il ne tarderait pas à jaillir à nouveau.

En 1855, le gouvernement américain ordonne à son cadastre de procéder au lever des *swamps* des Everglades. Non seulement les Indiens ne s'y opposent pas, mais ils assistent fréquemment la mission topographique dans l'espoir que ses membres puissent témoigner de la misère dans laquelle les Blancs les obligent à vivre. Par simple provocation ou par haine de l'Indien, quelques arpenteurs pillent les champs de Billy Bowlegs et saccagent ce qu'ils ne peuvent pas emporter. Les représailles s'enchaînent aussitôt. En décembre 1855, une troupe de vingt ou trente guerriers incendie quelques casemates en bois, au demeurant inoccupées, près de Big Cypress Bend et blessent plusieurs Blancs de la mission topographique.

L'inévitable intervention de l'armée s'enlise alors dans trois années d'accrochages sporadiques qui n'érodent ni les ressources ni la volonté des réfractaires indiens.³⁰ Ils se retirent simplement au plus profond de la forêt, là où le terrain devient impraticable pour l'armée fédérale. Même si cette dernière réussit parfois à détruire l'une ou l'autre

²⁷ Col. J.H. Winder to Secretary of War - OIA, 29/9/1850, Seminole File W566, in *Five Civilized Tribes*, Foreman, p. 252.

²⁸ Report of Commissioner of Indian Affairs for 1851 ; US House executive document n°2 - 32d Congress, 1st Session, p. 306, in *Five Civilized Tribes*, Foreman, pp. 252-53.

²⁹ Adjutant-general to W. Scott, 19/5/1853, AGO, ORD, WDF, A41 et AGO, ORD 917 M 1853, in *Five Civilized Tribes*, Foreman, p. 253.

³⁰ *Five Civilized Tribes*, Foreman, pp. 253-54 ; *Seminole*, Garbarino, pp. 54-55.

récolte des Indiens, ceux-ci en reconstituent d'autres, plus loin encore dans les immenses Everglades.

Entre-temps, les conditions de vie des exilés séminoles s'étaient nettement améliorées en *Indian Territory*. Ils avaient enfin obtenu un territoire distinct de celui des Creeks. Cette information ayant filtré jusqu'au cœur de la forêt floridienne, une poignée de Séminoles accepte de partir dans l'Ouest. Le redoutable Billy Bowlegs et 164 de ses partisans quittent la Floride en 1858. En février de l'année suivante, un ultime contingent les suit.³¹

Compte tenu du peu de Séminoles que contenaient encore les Everglades à cette époque, on peut vraiment se demander ce qui incita le gouvernement fédéral à poursuivre avec autant d'énergie sa politique de déportation vis-à-vis de ceux-ci. Les prémices de la guerre civile et son déroulement détournèrent alors définitivement l'attention de Washington sur ce problème qui avait cessé d'en être un depuis longtemps.

Dans l'histoire américaine, aucune nation indienne aussi peu nombreuse que celle des Séminoles n'avait résisté aussi longtemps et avec autant de détermination. Il est en effet incroyable que 5.000 individus tout au plus, femmes et enfants compris, eussent pu tenir tête pendant vingt ans à un pays moderne comptant jusqu'à 13 millions d'âmes. Quelque 1.500 Séminoles bataillèrent presque sans cesse contre les 40.000 hommes qu'engagèrent les Etats-Unis dans ces deux guerres. Les pertes indiennes ne sont pas et ne seront jamais connues, mais leurs adversaires perdirent 1.500 hommes sur le terrain, sans parler des handicapés et de ceux qui décédèrent de leurs blessures quelques années plus tard. En termes d'argent, les guerres séminoles coûtèrent de 30 à 40 millions de dollars au Trésor fédéral, la plus onéreuse des guerres indiennes.³²

EPILOGUE : DE LA FLORIDE AUX BUFFALO SOLDIERS³³

De la Floride au Mexique

L'installation des rescapés séminoles en *Indian Territory* appartient à un chapitre distinct où se mêlent la destinée des Cinq Nations Civilisées et celle de la Confédération sudiste. Cette facette de l'histoire du peuple séminole se démarque totalement de ses trois guerres.

En revanche, l'épopée d'une bande de Séminoles indomptés et majoritairement noirs, qui refusa de s'implanter en *Indian Territory*, s'inscrit naturellement dans le prolongement de la lutte que livra ce peuple pour la survie de son autonomie.

Si les Creeks, les Choctaws, les Chickasaws et les Cherokees jouissaient d'un territoire propre en *Indian Territory* après leur relégation dans l'Ouest, le gouvernement n'avait rien prévu pour les Séminoles. Comme ces derniers appartenaient à la même ethnie que les Creeks, l'administration américaine trouva logique de loger les déportés séminoles sur les terres que géraient les Creeks.

C'était ne pas tenir compte des étroits liens parentaux qui unissaient les autochtones mikosukis ou yuchis aux *Upper Creeks* qui avaient fui les *Lower Creeks* progressistes et esclavagistes. C'était surtout ne pas tenir compte du fait que les Blancs avaient combattu les Séminoles avec l'aide de mercenaires creeks qui, maintenant, détenaient les rênes du pouvoir en *Indian Territory*. Nous avons noté, au courant de cet article, que

³¹ Five Civilized Tribes, Foreman, pp. 272-75.

³² Seminole Colonization in Oklahoma, Welsh, pp. 97-98.

³³ Les Indiens des plaines surnommèrent "Buffalo Soldiers" tous les Noirs qui servirent dans l'armée américaine.

lors de l'arrivée des premiers déportés séminoles sur le territoire des Creeks, ces derniers avaient littéralement kidnappé 300 Séminoles noirs pour les revendre comme esclaves. Il fallut l'intervention de l'Attorney General des Etats-Unis, en 1848, pour contraindre les leaders des *Lower Creeks* à restituer les Séminoles noirs dont ils s'étaient emparés.³⁴

Coa-coo-chee ou Wild Cat avait été le fidèle lieutenant d'Osceola et passait pour un chef de guerre tout aussi redoutable. Sa connaissance de la langue et de la mentalité américaines, qu'il avait acquise à leur contact en Floride et en *Indian Territory*, le désignait naturellement pour le leadership des restes de sa nation. Malheureusement, après la mort du roi Micanopy en *Indian Territory*, les Séminoles acclamèrent Jim Jumper (Micco-nut-char-Sar) comme nouveau chef. Le résultat de cette élection s'annonçait d'autant plus navrant qu'elle donnait le pouvoir à un chef favorable à l'esclavage. Dans ses rêves, Wild Cat avait imaginé qu'il pourrait un jour présider à une sorte "d'Union Sacrée" de tous les Noirs et de tous les Indiens du Sud-Ouest. Or, la réalité le plaçait dans la quasi-impossibilité de pouvoir ne fût-ce que défendre les droits de sa bande de sang-mêlé au sein de sa propre nation.

Deux ans plus tôt, en 1846, il s'était aventuré dans les plaines et avait même commercé avec les Comanches qui lui accordaient une considération certaine. Il avait également parcouru le Texas à trois reprises pour y prendre langue avec les Kickapoos, les Osages, les Apaches Lipans et les Tonkawas, toujours dans la perspective d'une vaste confédération afro-indienne. Cette vision reposait-elle sur des motivations altruistes ou sur une incommensurable soif de pouvoir ?

Marcellus DuVal exerçait à l'époque la fonction d'agent fédéral des Séminoles. A ce titre, il eut de nombreux entretiens avec Wild Cat et le décrit comme suit :

*"C'est un ambitieux. il voudrait se tailler une place dans le monde. Il aimerait persuader le gouvernement qu'il contrôle et tient en mains les Indiens des plaines tout en leur faisant croire qu'il est le seul homme capable de s'opposer diplomatiquement à Washington, dans leur intérêt".*³⁵

A la fin de l'année qui avait vu l'élection de Jim Jumper à la tête de la nation séminole, l'Attorney General des Etats-Unis décréta que les Séminoles noirs demeureraient néanmoins des esclaves aux yeux de la loi américaine. Les *Lower Creeks* et les Blancs de l'Etat voisin, l'Arkansas, exigèrent alors que ces prétendus esclaves rendissent leurs armes. Ces décisions allaient à l'encontre de l'égalité que Wild Cat prônait au sein de sa nation, mais elles servirent ses desseins.

S'il n'avait pas pu accéder au poste suprême de sa nation, il deviendrait au moins le chef incontesté de ses dissidents et de leurs alliés. Un beau matin de l'automne 1849, Wild Cat et le Noir John Horse emmenèrent des centaines des leurs vers le Rio Grande. La route était longue jusqu'au ferry de Eagle Pass qu'ils franchirent durant l'été suivant. Au fil de sa marche, la colonne séminole s'était grossie d'esclaves en fuite que ses poursuivants américains ne se hasardèrent pas à récupérer. L'exode de Wild Cat entraîna plus de 800 âmes dans son sillage dont des esclaves noirs issus des nations creek et cherokee. Sur ces entrefaites, 600 Creeks en armes s'étaient lancés à sa poursuite, mais il leur fit croire qu'un millier de Kickapoos et d'autres alliés des plaines se tenaient à proximité pour se porter à son secours. Les Creeks n'insistèrent pas et retournèrent chez eux.

Dans le Mexique encore secoué par la récente défaite que lui avaient infligée les Etats-Unis, le président Santa Anna n'hésita pas à accorder l'asile à ces rebelles américains. En échanges de terres, ceux-ci s'engagèrent à servir d'auxiliaires à l'armée

³⁴ Five Civilized Tribes, Foreman, p. 257.

³⁵ DuVal to Brown, 5/11/1849 - OIA "Florida" file D251, in Five Civilized Tribes, Foreman, p. 261.

mexicaine et à faire régner l'ordre sur la portion du Rio Grande qui jouxtait leurs deux colonies. Celle de Wild Cat s'installa au-dessous de Piedras Negras et celle de John Horse au-dessus, dans l'Etat du Coahuila.

Ces deux colonies commençaient à peine à se développer lorsqu'en 1851, le célèbre "RIP" Ford entra au Mexique à la tête de 400 hommes. William Katz, l'auteur très "politiquement correct" de "Black Indians" n'hésite pas à qualifier Ford et ses hommes de hors-la-loi. Comme, plus tard, Ford servit la Confédération, Katz devait "très correctement" lui coller une étiquette peu reluisante. D'après cet auteur, soixante Séminoles, noirs de préférence, auraient évidemment suffi à tailler des croupières aux 400 Texas Rangers de Ford. Une telle assertion méritait au moins une solide référence, mais cette vérité semblait tellement évidente à l'auteur qu'il n'a pas jugé utile d'en mentionner la source. Dans la même veine, des esclaves noirs en fuite du Texas et de l'*Indian Territory* auraient afflué en masse dans ces deux communautés.

En 1855, le gouvernement mexicain recourut encore au savoir-faire des colonies multiraciales de Wild Cat pour repousser une bande d'aventuriers américains qui avaient franchi le Rio Grande et s'étaient emparés de Piedras Negras. Décidément, les Américains ne faisaient pas le poids face aux Noirs et aux sang-mêlé qui constituaient le gros de la milice séminole au Mexique.

L'année suivante, le gouvernement américain accorda enfin un territoire distinct aux Séminoles de l'*Indian Territory*. Beaucoup, parmi les fidèles de Wild Cat, plièrent alors bagage et s'en retournèrent aux Etats-Unis. A cette ponction dans les effectifs de Wild Cat, s'ajouta celle due à l'épidémie de variole qui le faucha également à l'âge de 45 ans.

Du Mexique aux Buffalo Soldiers

Cinq ans après la fin de la guerre civile, les communautés noires et blanches étaient réputées égales devant la loi. La vie quotidienne au Texas n'en tenait pas vraiment compte. Les soldats de race noire s'y intégraient difficilement dans l'entourage de vétérans confédérés qui n'admettaient pas qu'on puisse leur confier des armes. Il y avait aussi les Apaches, les Comanches, les Kiowas et les innombrables gangs mexicains qui chevauchaient indifféremment les deux rives du Rio Grande. Pour juguler tous ces trublions, sur un espace de près de 680.000 km², l'armée ne disposait que de 4.612 soldats et officiers qui ne possédaient ni l'expérience ni la dextérité de ceux qu'ils devaient appréhender.

Un certain major Zenas A. Bliss se souvint alors que, sur l'autre rive du Rio Grande, vivait une colonie d'experts en la matière : les Noirs et les sang-mêlé séminoles de Wild Cat, que commandait désormais le vieux John Horse. Bliss y envoya le capitaine Perry et ce dernier n'a guère de mal à persuader les vétérans de Wild Cat et leurs descendants d'entrer au service de l'armée fédérale, en échange de terres et d'une paie décente. La longue colonne bariolée qui arriva à Fort Duncan le 4 juillet 1870, avait de quoi inquiéter la population texane. Ces Indiens noirs et ces Nègres indiens affichaient les mines patibulaires de soudards endurcis ainsi que des costumes qui évoquaient trop leur ascendance séminole.

Comme ces "vieilles recrues" n'entraient dans l'armée que sous le statut de scout et qu'elles démontrèrent vite leur habileté à manier les armes à pied et à cheval, personne ne jugea nécessaire de leur faire troquer leurs hardes mi-indiennes pour les tenues bleues réglementaires. Des failles de plus en plus sensibles se dessinèrent entre la troupe et ses jeunes officiers. A cette époque, le département de la Guerre avait pour habitude de n'affecter des officiers noirs que dans des unités noires. Ces jeunes west-pointers, dont le vernis n'avait pas encore craqué sous le soleil texan, ne firent pas le poids face aux vétérans de Wild Cat. La tâche de leur trouver un officier régulier

capable de se faire respecter d'eux et de s'adapter à leur comportement prit deux longues années.

Natif de New York, le quaker John L. Bullis s'enrôla dans l'armée comme simple soldat pendant la guerre. Il en gravit quelques échelons et fut promu officier lorsqu'il accepta de commander une unité noire. Issu des rangs, il sortit également de l'orthodoxie en épousant une Mexicaine, ce qui outragea autant les Texans que le fait de commander une compagnie de Noirs. Cette unité non conventionnelle ne pouvait fonctionner efficacement que sous la férule d'un homme qui ne l'était pas non plus.

En 1875, notamment, le lieutenant Bullis n'échappa aux Comanches que grâce à l'intervention de trois de ses scouts séminoles qui tournèrent brides pour le prendre en croupe. Entre-temps et malgré les démarches répétées de John Horse, la colonie séminole ne percevait toujours pas les terres que leur avait promises le gouvernement fédéral. Dans la pratique, les femmes et les enfants de ces scouts vivaient exclusivement de la solde de leur époux et squattaient où ils le pouvaient. Déçues, quelques familles s'en retournèrent au Mexique.

Malgré le meurtre de l'un d'eux près de Fort Clark et le mutisme du gouvernement à l'égard de leurs revendications, les scouts du lieutenant Bullis restèrent fidèles à leur engagement. Le temps faisait son oeuvre et, en 1882, de nouvelles recrues avaient remplacé progressivement presque tous les Séminoles noirs de 1870. C'est dans le courant de cette année-là que John Horse disparut vivant dans sa légende. Quoique très âgé, il prit la décision de retourner au Mexique pour y trouver une terre appropriée aux rescapés de sa colonie. Ses proches observèrent sa lente traversée du fleuve mais ne le revirent jamais.

Au tournant du XX^e siècle, Pompey Factor était le dernier scout séminole encore en vie. Il avait reçu la Médaille d'Honneur pour avoir sauvé la vie du lieutenant Bullis. Ne parvenant pas à toucher la moindre pension de l'armée, il s'adressa à un juriste texan pour obtenir la régularisation de son dû. L'armée répondit brièvement et clairement qu'elle n'avait aucune trace de ses prétendus services. Durant les guerres indiennes, l'armée ne considérait ses scouts que comme des civils avec lesquels elle ne concluait que des contrats provisoires. Ils ne figuraient donc pas dans ses archives.

Ce dernier Séminole s'éteignit en 1928 à Bracketville (Texas). Seule l'histoire locale du Texas s'est souvenue de ces scouts en leur faisant dresser une plaque commémorative à l'entrée du cimetière de Bracketville.

Sources consultées

- DuChateau A.P. : *Creek Nation on the Eve of the Civil War*, Chronicles of Oklahoma, LII-3, 1974.
 Doran M.F. : *Population in Indian Territory*, Chronicles of Oklahoma, LII-4, 1975.
 Foreman G. : *Report of the Cherokee Deputation into Florida*, Chronicles of Oklahoma, IX-4, 1931.
 : *Indian Removal, the Emigration of the Five Civilized Tribes*, Norman, 1933.
 : *The Five Civilized Tribes*, Norman, 1934.
 Garbarino M.S. : *The Seminole*, New York, 1989.
 Giddings J.R. : *The Exiles of Florida*, Columbus, 1858.
 Kappler C.J. : *Indian Affairs : Laws and Treaties*, vol. II, Washington, 1904.
 Katz W.L. : *Black Indians*, New York, 1997.
 Mahon J.K. : *Treaty of Moultrie Creek*, 1823, Florida Hist. Quarterly, 50-2, 1962.
 : *Two Seminole's Treaties : Payne's Landing & Ft. Gibson*, Fl. Hist. Quarterly, 41-3, 1962.
 : *History of the Second Seminole War (1835-1842)*, Gainesville, Fa., 1974.
 Mc Reynolds E.C., *The Seminoles*, Norman, 1957.
 Prucha F.P. : *American Indian Treaties*, Los Angeles, 1994.
 Savage W.W. : *Creek Colonization in Oklahoma*, Chronicles of Oklahoma, LIV-1, 1976.
 Taylor C.F. & Sturdivant W.C. : *Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, 1992.
 Welsh L. : *Seminole Colonization in Oklahoma*, Chronicles of Oklahoma, LIV-1, 1976.

Wright M.H. : *Guide to the Indian Tribes of Oklahoma*, Norman, 1951.

Scout séminole de l'armée US à Fort Davis, Texas, au début des années 1900
(Collection Jerry Daniels)